

## L'INTRUSA



De Leonardo Di Costanzo

Avec Raffaella Giordano, Valentina Vannino, Martina  
Abbate...

Italie- 13 décembre 2017 – 1h33

Quinzaine des Réalisateurs Festival de Cannes 2017

Jeudi 22 mars 2018 18h30

Lundi 26 mars 2018 14h

## « L'Intrusa » : assistance à personne dangereuse

A Naples, Leonardo di Costanzo filme le dilemme d'une travailleuse sociale qui gère un centre d'aide pour enfants.

Naples est un inépuisable réservoir de fiction pour le **cinéma** italien. De Roberto Rossellini à Mario Martone, en passant par Francesco Rosi, sa beauté tragique inspire tous les **styles**. Celui de Leonardo di Costanzo est plutôt âpre et naturaliste, documenté et attentif aux soubassements sociaux de ses intrigues, anti-baroque au point d'en **paraître** revêché. Après *L'Intervallo* en 2012, récit minimaliste de la séquestration d'une jeune fille surveillée par un jeune camorriste sensible à ses charmes, il consacre sa nouvelle fiction à une **histoire** très simple d'apparence, en vérité très complexe, tirant vers le dilemme moral.

Giovanna, sèche et vaillante sexagénaire, est une travailleuse sociale qui gère dans la banlieue de Naples un **centre d'aide** pour enfants en difficulté, au prix d'une **politique** à la fois rigoureuse et - risquée, prise en étau entre les voyous et la police, toujours sur le fil dans une ville en tension - permanente. Le jour où la jeune Maria et ses deux enfants lui demandent asile, sans toutefois lui **préciser** que le père de **famille**, mafieux notoire, se cache avec eux, les ennuis commencent. Arrêté lors d'une descente de **police**, le voyou laisse derrière lui sa femme et ses enfants, et à Giovanna une situation plus que délicate.

### Fragile édifice moral

Réticente à **exclure** la mère et les enfants, elle s'aliène les parents et certains de ses collègues, au nom d'une règle tacite qui fait de ce lieu un sanctuaire où la délinquance n'a pas prise. **Briser** cet - accord revient, pour les partisans de l'**exclusion**, à **exposer** l'institution, à **mettre** en danger le fragile édifice moral sur lequel elle repose et auquel elle doit le respect dont elle jouit. D'autant que certains parents ont été victimes des exactions de l'époux de Maria, dont l'attitude, farouche, sur la défensive, presque hostile, met de l'huile sur le feu.

Filmé sans chichis et sans vedettes, dans un lieu qui veut se **soustraire** à la fatalité et à la hauteur de ces héros ordinaires qu'il entend **honorer**, *L'Intrusa* pose la question du courage citoyen et de l'utopie sociale, telle que la réalité s'acharne, chaque jour, à les **décourager** et à les **ruiner**. Un film fragile, opiniâtre, sans grand recours romanesque, tenu par sa foi.

Le Monde Jacques Mandelbaum

Raconter Naples par le prisme de sa violence et de son empire mafieux n'a rien d'original. C'est pourtant à travers un regard de biais et une scénographie simple que *L'Intrusa*, le nouveau long-métrage de Leonardo Di Costanzo (après la sortie de *L'Intervallò* en 2012) creuse un sillon neuf sur ce sujet rebattu. On est très loin ici du pseudo-film mythologique et clinquant comme *Suburra* de Stefano Sollima (qui se déroulait à Rome) ou du naturalisme édifiant et viril qui a fait la réussite de *Gomorra* de Matteo Garrone mais qui a ensuite été décliné à de nombreuses reprises, souvent pour le pire. Au contraire, par son récit et son action ramassés à une unité de lieu (la Masseria, un centre d'aide aux enfants des quartiers pauvres de la capitale de Campanie) et sa spontanéité documentaire, le film revendique une certaine modestie, qui n'est que de façade tant il révèle en creux, les profonds traumatismes de la société napolitaine.

Si le canevas de *L'Intrusa* reprend les codes de la tragédie classique par son huis-clos et ses grandes figures féminines, à la fois vigies, résistantes et maudites, la mise en scène porte en elle une dimension organiciste dans sa représentation du fait social. La petite communauté du centre joue le rôle de ville miniature avec ses tensions entre mécanismes solidaires et enjeux de pouvoir : Di Costanzo l'imagine vivante, comme un corps humain où chaque élément s'harmonise ou réagit de façon épidermique à la moindre petite blessure. Les femmes accompagnent leur enfant le matin, les animateurs s'activent, redoublent d'idées pour les occuper et Giovanna (Raffaella Giordano), au milieu, impulse et fluidifie toutes les relations. Elle est à la fois le cœur et le système sanguin de la Masseria. Pas étonnant donc de voir le film se nouer autour de la construction d'un géant de ferraille – « Mister Jones » – par les petits protégés qui auront le loisir de lui « donner vie » lors de la parade de fin d'année grâce à un ingénieux système de machinerie mécanique. Pas étonnant non plus de voir figurée la menace mafieuse comme un cancer qui s'implante et vérole l'organisme. L'arrivée de Maria, femme de camoriste récemment arrêté, et de ses deux enfants, venus habiter un certain temps au centre pour être protégés des éventuelles pressions de l'extérieur, provoque la stupeur parmi les travailleurs sociaux et les autres familles. Avec elle, la communauté ouvertement humaniste et alternative – on le perçoit à travers l'attention portée aux enfants roms, sujet très sensible en Italie, les initiations écologiques, la pédagogie très à l'écoute des enseignants – se tétanise, comme si chaque émancipation valait la peine d'être menée sauf celle qui touche de près ou de loin à la violence criminelle. Cette façon dont Leonardo Di Costanzo s'applique à montrer l'aigreur, la méchanceté de tous ces membres idéalistes envers cette femme qui a fait entrer le refoulé dans la forteresse – à plusieurs reprises, de grosses voitures de luxe pénètrent dans le centre d'où en sortent des femmes venues sermonner Maria et la faire sortir de la Masseria – témoigne de la peur sociale écrasante qu'inspire l'empire du crime sur les habitants.

Jamais *L'Intrusa* ne fantasme le grand banditisme : le film refuse de montrer explicitement sa violence et substitue à ses traditionnelles figures héroïques (hommes porte-flingues à la trajectoire ascendante au sein de la structure, du petit caïd local au grand parrain), les figures inverses : les femmes, silencieuses mais déterminées à sortir par le haut du cauchemar dans lequel elles sont plongées. Di Costanzo articule son long-métrage autour de trois formes de résistances féminines différentes dont le tragique de leur situation tient à leur non complémentarité. Au centre, donc, Giovanna, directrice de la Masseria qui prend sous son aile Maria et sa famille contre vents et marrées. L'inquiétude constante qui se lit sur son visage et qui ne cesse d'augmenter ne la détourne jamais de cette lutte personnelle qui par cristallisation, devient peu à peu un enjeu moral qui dépasse le simple cas de cette intruse. En face, Maria est mutique. Elle ne rend rien de la générosité et de la protection que lui offre Giovanna. Farouche, elle réagit violemment aux provocations et au mépris des autres familles envers elle et ses deux enfants. Cette antipathie crachée comme un venin cache une déchirure intérieure que l'on imagine irréparable mais que le film se contente de suggérer : est-ce elle qui a dénoncé son mari aux autorités ? Devant ce constat désespéré de l'incommunicabilité des deux femmes, c'est dans la troisième qu'il faut sans doute voir un brin d'optimisme. La petite Rita, l'ainée de Maria, est le seul personnage qui s'ouvre véritablement aux autres, refusant au début tout contact avec les enfants puis s'intégrant progressivement au groupe, jusqu'à participer à l'élaboration du *Mister Jones*. La séquence finale – la fête de fin d'année – contient dans sa joie, son énergie et sa vitalité enfin retrouvée, un sentiment d'amertume très tenace : tous les membres de la Masseria s'amuse de nouveau, mais il n'y a plus de traces de Maria et de ses enfants, comme volatilisées et déjà oubliées. La puissance que déploie *L'Intrusa* dans toute son humilité devient alors évidente : le film de Leonardo Di Costanzo est un chant à l'honneur de trois actrices formidables, trois femmes puissantes.

Critikat Thomas Choury

<p><b>Prochaines séances :</b></p> <p>Mariana de Marcelle Said</p> <p>Lady Bird de Greta Gerwig</p>	<p><b>Court métrage :</b></p> <p><b>Monsieur Hublot de Laurent Witz et Alexandre Espigares Animation 11'48</b></p> <p>Mr Hublot vit dans un monde où les gens sont partiellement faits d'éléments mécaniques, conduisant d'énormes véhicules. L'utilisation des matériaux récupérés et le gigantisme des machines règnent en maître. Mr Hublot a peur de l'extérieur : personnage retiré aux incessants TOC, il ne sort jamais de son appartement. Mais l'arrivée d'un chien de compagnie robot va l'obliger à partager son espace vital avec cet invasif compagnon.</p>
---	--

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ \* \* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)